



HAL
open science

Altérités effondristes et diplomaties sociologiques. Faire atterrir socialement le public de l'effondrement

Cyprien Tasset

► **To cite this version:**

Cyprien Tasset. Altérités effondristes et diplomaties sociologiques. Faire atterrir socialement le public de l'effondrement. Paul Cary; Nadia Garnoussi; Yann Le Lann. Questionner l'effondrement. Reconfigurations théoriques et nouvelles pratiques, Presses universitaires du Septentrion, 2022, 9782757436455. <10.4000/books.septentrion.129460>. <hal-04124956>

HAL Id: hal-04124956

<https://hal.science/hal-04124956v1>

Submitted on 4 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Version auteur de :

Cyprien Tasset: « Altérités effondristes et diplomaties sociologiques. Faire atterrir socialement le public de l'effondrement », in : Paul Cary, Nadia Garnoussi et Yann Le Lann (dir.), *Questionner l'effondrement. Reconfigurations théoriques et nouvelles pratiques*. Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion, 2022, p. 137-152.
<https://books.openedition.org/septentrion/129570?lang=fr>

Paul Cary
Nadia Garnoussi
Yann Le Lann (dir.)

Questionner l'effondrement
Reconfigurations théoriques
et nouvelles pratiques



Altérités effondristes et diplomaties sociologiques. Faire atterrir socialement le public de l'effondrement

Lors de son apogée médiatique de 2018-2019, l'effondrisme¹ a surtout été pris en charge sous la forme appréciative de critiques de fond, de la part de penseurs universitaires ou militants de l'écologie politique (Allard, Monnin et Tasset, 2019). Ces critiques ont pointé le caractère « hors contexte » du globalisme cybernétique des théories de l'effondrement et le manque de prises que ce revers négatif des ambitions prométhéennes de *monitoring* terrestre offre aux capacités d'action d'acteurs ordinaires. Elles ont été à leur tour critiquées comme ayant un fonctionnement projectif, qui plaquerait sur sa cible des schèmes issus de débats antérieurs (Villalba, 2021). Leur autre angle mort est la scène d'interlocution qu'elles supposent. Leurs auteurs, si on les suit, surprennent les porte-parole de l'effondrement en plein exercice d'une emprise (Chateauraynaud, 2020, p. 102) sur un public, s'interposent, admonestent celui-ci en lui rappelant les principes d'une écologie plus prudemment scientifique et surtout véritablement politique. Mais qui espère-t-on ainsi détourner des idoles effondristes ? Le public concerné est-il prédisposé à reconnaître le pouvoir symbolique (Bourdieu, 2001), plutôt militant, ou plutôt intellectuel, au nom duquel les critiques de l'effondrisme s'énoncent ? La collapsologie et ses produits dérivés tentent en partie des écologistes (Mallet, 2020), que ces remontrances pourraient détourner de « l'aveuglement catastrophiste » (Larrère et Larrère, 2020). Mais qu'en est-il si l'attrait des théories de l'effondrement s'exerçait aussi, voire surtout, sur des personnes éloignées de ces sphères, peu disposées à en écouter les porte-parole, et ayant des raisons de penser que l'adhésion à l'effondrisme ne constitue pas le pire moment d'« aveuglement » écologique de leur trajectoire ? S'il s'agissait de nouveaux-venus aux questions écologiques, que

¹ Nous utilisons cette expression de préférence à celle de collapsologie pour plonger celle-ci dans le halo de pensées de l'effondrement qui la précédaient, l'entourent, et se sont multipliées dans son sillage depuis 2015.

l'accessibilité du thème de l'effondrement aurait enhardis à « s'empare[r] de questions dont ils n'étaient pas censés se mêler » (Stengers, 2009, p. 112) ? Les dénonciations de l'effondrisme seraient alors passées, un peu comme les « acteurs établis de la contestation » lors du mouvement des Gilets Jaunes (Jeanpierre, 2019, p. 44), à côté d'une altérité qui présentait des possibilités.

Les débats suscités par l'irruption du corpus de l'effondrement comportent un flou quant à la question de savoir qui s'adresse à qui. Il est donc souhaitable de joindre, à la nécessaire « réflexion sur les concepts », « une attention aux contextes de leur circulation et de leur réception » (Centemeri, 2019, p. 78). Pour cela, je vais m'appuyer sur la connaissance, partielle mais de première main, que j'ai développée de l'effondrisme à travers une participation régulière, entre 2014 et 2019, à *Transition 2030*, un groupe Facebook de commentaire de l'actualité environnementale et de vulgarisation en écologie scientifique qui, avant que ses modérateurs mettent « l'effondrement » à distance, aura été un des principaux espaces de discussion en ligne à ce sujet. J'ai aussi accompagné pendant plusieurs années les activités de l'association Adrastia (Tasset, 2019)², sans départager strictement mes motifs, entre curiosité sociologique, intérêt pour les savoirs qui y circulaient, et partage d'un trouble anthropocénique que d'autres sociologues ont aussi exprimé (Cary, Célié, Garnoussi, Le Lann, 2019), et que notre discipline me semblait mal préparée à accueillir. J'ai également cherché à objectiver mes impressions au moyen d'un questionnaire électronique intitulé « Qui sont les Adrastien-ne-s ? » que j'ai fait circuler en octobre 2019 au sein de cette association, avec l'accord du conseil d'administration soucieux de faire face à l'augmentation du nombre de ses adhérents, et avec l'aide de Charlotte Salzard, qui était alors en Master de sociologie (Salzard, 2019) et en stage à Adrastia.

En inscrivant les acteurs sociaux dans des espaces d'équivalence (Desrosières, 2008), souvent calés sur l'échelle nationale, le questionnaire se range plutôt parmi les « savoirs objectivants » (Morizot, 2020, p. 133). Cette démarche est régulièrement attaquée et défendue sur le plan du refus de l'offense réductionniste, auquel des chercheurs opposent la légitimité à objectiver. Mais en ouvrant des espaces de comparabilité, sous le rapport de variables relevant d'une cosmologie de la question sociale (Castel, 1995), le questionnaire peut aussi bien constituer un « savoir diplomatique » (Morizot, *ibid.*), retraçant des enchevêtrements et multipliant les prises pour négocier plus finement, en situation, les alliances et les conflits des « transitions en catastrophe » (Semal, 2017) qui viennent. Le croisement classique entre positions et prises de position invite ici à chercher des articulations entre le monde des discontinuités matérielles de la catastrophe globale, et le monde plutôt continuiste des dynamiques de la structure sociale.

² En une catastrophe dont l'ironie n'aura pas échappé à ses membres, le site de l'association a été victime au printemps 2021 de l'incendie de son *data center*. Il est en reconstruction au moment où nous finalisons ce texte.

La proposition de ce chapitre sera donc celle d'un usage diplomatique du questionnaire. Nous commencerons pour cela par baliser, à partir d'exemples contrastés, l'espace des possibles de la forme-questionnaire appliquée au thème de l'effondrement, avant de déployer les résultats de notre propre questionnaire, émanant d'une fraction particulière du public effondriste.

Fragments de réflexivité effondriste

La multiplication de questionnaires sur l'effondrisme en a accompagné la trajectoire médiatique. Avant de discuter de ce que l'on peut retenir des plus ambitieux d'entre eux, puis de présenter le nôtre, on peut d'abord souligner qu'ils s'inscrivent dans la continuité d'un questionnement réflexif présent au sein des sociabilités effondristes. Commençons par envisager deux démarches, qui, chacune à sa façon, se dérobent à l'attente d'un savoir cumulatif.

La première est un questionnaire qu'un ingénieur devenu coach a diffusé en 2018 auprès de ses contacts électroniques dans le domaine de « la *gestalt* ou des membres et anciens membres du Centre des jeunes dirigeants », ainsi que sur le groupe Facebook « La collapsio heureuse » (Quivogne, 2019). Ce questionnaire recueille les avis sur « la possibilité qu'un effondrement survienne », « les répercussions sur mon état d'esprit » et « les conséquences sur mon comportement ». L'auteur note avec réalisme que « cette enquête ne peut pas être érigée en étude sociologique un tant soit peu sérieuse », et souligne qu'elle « s'inscrit dans un processus personnel » : « je me documente, m'instruis. La lecture en début d'été de *Comment tout peut s'effondrer* [...] m'a fortement impacté ». Il finit en proposant un « atelier gratuit » : « Vivre la perspective de l'effondrement ». Cette démarche, bien qu'elle-même ancrée dans une trajectoire professionnelle (Salman, 2015), tend à ériger l'expérience effondriste en un monde clos sur soi et décontextualisé. On peut la contraster avec une série de vignettes professionnelles hétéroclites, accumulées en réponse à un post passé sur le forum Facebook *Transition 2030* en 2019 :

- « Hey la communauté, simple curiosité sociologique de la part d'un serveur qui s'ennuie au taf : quelle est votre profession ? Dans la mesure où les ouvrages de collapsio et les études sur la question énergie/climat sont parfois assez arides, je m'interrogeais sur la catégorie socio-pro de ceux qui s'y intéressent. Alors ? [218 Comments]
- Électromécanicien débutant et moins de 30 ans après avoir un peu galéré et cherché ma voie...
 - technicien de maintenance avec une reconversion envisagée en tant que mécanicien cycle (vélo) tout en m'intéressant à la perma[culture]...

- Cadre Fonction publique régaliennne [femme]. Sécession [prochaine]. Habitat collectif, autonomie alimentaire et énergétique, et création de liens, utopies concrètes pour préparer la suite. Entraide/solidarité et mise à disposition de mes compétences métiers gratos pour le collectif.
- Conseiller en insertion professionnelle (après avoir été prof, puis consultant/analyste en marketing stratégique dans les secteurs de la chimie et de l'énergie). J'aide parfois les gens à se réorienter vers des métiers qui n'ont pas d'avenir. Mais je ne peux pas le leur dire. D'ailleurs je doute que mon propre métier en ait un, d'avenir.
- administrative bas de l'échelle [...].
- Médecin Anesthésiste Réanimateur.
- si vous êtes intéressé je monte un groupe de travail entre médecins sur la médecine *Low-Tech* et médecine des zones de conflit [...]. »

Avec ses dizaines de réponses, ce post montre qu'outre la mesure des états émotionnels considérés hors-contexte, dans une perspective de prise en charge psychologique, la contextualisation « socio-pro » des expériences effondristes est appelée, avec une curiosité ludique, un intérêt pratique, ou un besoin expressif, par certains participants. On retrouve des échos de cette opposition dans des démarches plus ambitieuses.

Sonder « l'effondrement » ?

Aux antipodes de ces réflexivités fragmentaires internes à la sphère effondriste, se trouvent les enquêtes par sondage sur échantillons représentatifs (autour de 1 000 répondants) de la population nationale adulte. Plusieurs ont été lancés simultanément, à l'automne 2019. Au-delà de résultats confirmant surtout la polysémie de « l'effondrement » en dehors d'arènes spécialisées, elles illustrent différentes façons d'aborder ce thème.

Fondé par un psychologue et un professeur de gestion, également administrateur du forum Facebook *La collapsio heureuse*, un Observatoire des Vécus du Collapse (OBVECO) mène une « validation psychométrique » de quatre « sociotypes » face à l'effondrement (Michot, Steffan, Sutter, 2020), élaborés à partir de l'ouvrage *Une autre fin du monde est possible* (Servigne, Stevens, Chapelle, 2018) : pessimiste-passif ou actif, et optimiste-passif ou actif. L'analyse insiste moins sur leur distribution relativement à des propriétés sociales extrinsèques à la question écologique (à l'exception de remarques éparses telles que « Les Masters sont plus optimistes-actifs ») que sur la consistance de la

typologie elle-même, ainsi que, secondairement, sur ses répercussions pratiques, notamment en termes d'« éco-gestes ». Un peu à la façon des « socio-styles » (Georgakakis, 1997), et en particulier des « créatifs-culturels » (Blorville, 2017), il s'agit ici, au sein d'une typologie construite sur la base d'opinions ou de sentiments, de faire ressortir un type de subjectivité (l'« optimiste-actif ») qui concentrerait le potentiel de changement social positif.

D'autres sondages sur l'effondrissement l'abordent au contraire comme une menace à mesurer. Ainsi, l'Institut Aristoclès (2019), *think-tank* au sein duquel siège le philosophe Luc Ferry, interroge la notoriété de la collapsologie. Un peu plus de la moitié des Français (les jeunes davantage que les retraités) aurait « déjà entendu le mot » – très au-delà des « 17,9 % de la population [...] au moins “un peu” familier avec le concept de collapsologie » selon l'OBVECO (*op. cit.*). 30 % des répondants s'attendent à un « effondrement de nos modèles et de notre civilisation [...] d'ici 10 à 30 ans », et sans tous aller jusque-là, 92 % pensent que « les catastrophes (naturelles, sociales, économiques, politiques) sont appelées à se développer dans les années à venir ». L'Institut Aristoclès conclut en appelant à « nuance[r] » les « propositions de ruptures radicales qu'il serait bon, selon les collapsologues, d'opérer à l'égard du modèle capitaliste ». Les évolutions législatives ne garantissent-elles pas déjà une prise en compte croissante des « problématiques environnementales et sociétales » par les entreprises ? La collapsologie est ici comprise, depuis le pôle économique de la classe dominante, comme une critique dangereusement radicale d'un capitalisme déjà en voie d'amendement.

Bien que mentionnée dans le titre d'une enquête internationale de l'Ifop, la collapsologie y sert surtout de chapeau à de multiples « représentations et [...] perceptions déclinistes » qui refléteraient un « rapport particulièrement inquiet à l'avenir en France » (Cassely et Fourquet, 2020). L'opinion testée est ici celle selon laquelle « la civilisation telle que nous la connaissons va s'effondrer dans les années à venir » ; elle recueille 65 % d'accord, parmi les Français âgés de 18 ans et plus. L'Ifop mesure aussi la distribution de cette opinion selon les préférences politiques. En France, « 76 % des Insoumis, 74 % des sympathisants du RN mais également 71 % de ceux des Républicains » anticipent un effondrement, contre 39 % seulement chez les sympathisants d'En Marche (*ibid.*), ce qui correspondrait à une tendance internationale opposant les centristes, confiants et satisfaits, à des populistes ancrés, suivant une grille de lecture libérale, dans le mécontentement et la défiance. Enfin, selon l'Ifop, « la proportion de ceux qui pensent que la civilisation va s'effondrer progresse à mesure que le niveau de vie diminue [...]. Sur le plan éducatif, c'est parmi les sans diplôme (73 %) que l'adhésion est la plus forte » (*ibid.*).

Le résultat de l'Ifop sur la distribution du déclinisme est l'inverse de l'image du public effondriste, telle qu'elle ressort de questionnaires administrés en son sein, sur des groupes Facebook consacrés à l'effondrement. Celle de l'étudiant en philosophie Guillaume Pitiot (2018), administrée en septembre 2018 n'a recueilli que 193 réponses, mais elle permet de comparer la structure d'un fragment du public effondriste à celle de la population nationale. L'auteur suppose parmi ses répondants « une surreprésentation des plus engagés dans la collapsologie », ce que confirme la forte proportion (65 %) de ceux qui disent avoir lu Servigne et Stevens (Pitiot, *ibid.*). Il relève aussi une « surreprésentation des cadres et professions intellectuelles supérieures (39 % des répondants) et des artisans et chefs d'entreprise (13 %) avec une sous-représentation des ouvriers (2 %) », ce qui reflète pour lui le « coût d'apprentissage de la notion d'effondrement ». L'échantillon est masculin pour près des deux tiers. G. Pitiot souligne que l'exposition « à la notion d'effondrement est vécue comme une expérience émotionnelle forte » : « Plus de 14 % des répondants [disent] avoir été atteint fortement psychologiquement et avoir ressenti une forte période de dépression » (Pitiot, *ibid.*).

L'échantillon de Pitiot est réduit, mais son résultat concernant la surreprésentation de cadres supérieurs est corroboré (notamment en ce qui concerne le niveau de diplôme) par d'autres questionnaires administrés dans des conditions comparables (Steffan, 2018). Cela souligne la différence entre le public mobilisé autour d'un corpus effondriste défini, et une attente de rupture répandue dans l'opinion nationale, qui agrège des projections disparates entre indignation antioligarchique dérivée du mouvement ouvrier, inquiétude écologique, et droite révolutionnaire (Sternhell, 1983). D'où l'intérêt de questionnaires plus proches de l'ethnographie, ciblant des groupes qui se rapportent à l'effondrement en un sens plus déterminé, et dont on peut ensuite faire ressortir les spécificités qui les distinguent de la structure de la population nationale.

Tensions internes d'une association effondriste

Adrastia est une association créée au milieu des années 2010 pour « apporter de l'information fiable, non simplifiée, transdisciplinaire [...] sur les sujets d'effondrement, [...] en évitant le mysticisme et les fantasmes ». C'est du moins ainsi qu'une de ses adhérentes, ancienne consultante en management, dans la quarantaine, reconvertie en permacultrice, formule sa fonction. Le refus du « mysticisme » constitue un point de divergence d'Adrastia par rapport à une collapsologie qui, à travers la participation de Pablo Servigne au magazine *Yggdrasil*, se tourne vers l'écospiritualité.

Le questionnaire que nous avons fait circuler au sein d'Adrastia en 2019 intervenait à un moment de débats internes sur sa « gouvernance », à la suite d'une forte augmentation du nombre d'adhérents (de 300 à 600 en un an). Le conseil d'administration, qui souhaitait faire remonter des critiques internes, a insisté pour que le questionnaire s'ouvre par un module sur le fonctionnement de l'association. De fait, pour certains répondants, Adrastia « semble être dans une crise de croissance. Manque de ligne directrice claire, préjudiciable à la mobilisation des membres. Sensation de “coquille vide”. Risque de perte des personnes initialement intéressées » (travailleur social en fin de carrière). Beaucoup de membres font part de leur frustration quant au manque d'« actions concrètes ». Ainsi, un ingénieur agroalimentaire, dans la cinquantaine, s'impatiente : il attend d'Adrastia « [p]lus qu'une réunion où on passe son temps à débattre ses états d'âme entre intellos ».

Cette difficulté à mobiliser les membres dans une action coordonnée est comprise de plusieurs façons. L'une est d'y voir une fatalité. Ainsi, un consultant en études géotechniques, dans la quarantaine, pense que « le problème de notre association est qu'elle traite d'un problème qui n'a pas de solution ». D'autres y voient l'effet d'un cadrage trop sombre :

« Honnêtement je ne suis pas sûre de rester adhérente. Je trouve très difficile de créer du lien et du solide sur un concept essentiellement négatif qu'est l'effondrement. »

Traductrice, dans la quarantaine.

Un autre angle ravive une tension récurrente sur la dimension « politique » d'Adrastia. L'assemblée générale de 2018 avait ainsi consacré de longs débats à la question de savoir si ses statuts devaient la qualifier d'« apolitique » ou seulement d'« apolitique ». Dans le questionnaire, une architecte trentenaire avertit de « ne pas se laisser piéger par le politique. La question de la société de demain est forcément politique. Mais je crois qu'une telle association doit pouvoir créer un débat d'idées qui dépasse les clivages des parties et permet justement l'échange et le dialogue quelles que soient les convictions religieuses, politiques ou autres ». Au contraire, une étudiante en politiques publiques déclare : « Je quitte l'association Adrastia car je la trouve problématique dans son absence délibérée de positionnement politique (ce qui est un positionnement en-soi) ».

Une dernière interprétation de la crise d'Adrastia, reprise dans plusieurs plaintes, est celle de son manque de diversité sociale. L'étudiante en politiques publiques trouve qu'elle compte « [b]eaucoup d'hommes-blancs-ingénieurs qui papotent [sans] remise en question ». Un doctorant en gestion durable suggère « d'attirer plus de diversité (âge, origine, milieu social). Aujourd'hui, j'ai l'impression que ce sujet ne touche que la partie “cadres supérieurs” de la population ». De même, un ingénieur

consultant dans la cinquantaine s'inquiète d'« une forme d'élitisme et d'exclusion ». Une quarantenaire, fonctionnaire d'exécution malgré des études supérieures, sent qu'elle « n'appartien[t] pas à la bonne CSP » ; elle est « déçue par Adrastia » du fait de son « manque d'ouverture sur TOUS LES MONDES... » dont celui, réputé dur, où elle travaille, et où elle a « créé [s]a propre façon de diffuser l'info ».

Une image stylisée

La dénonciation d'un entre-soi privilégié interpelle la sociologie, et plus particulièrement l'usage du questionnaire, qui pourrait renseigner sur la composition sociale de l'association. Cependant, les 133 questionnaires remplis que nous avons recueillis ne sont probablement pas une maquette en taille réduite des 600 membres d'Adrastia (et encore moins du public de l'effondrissement en général), mais un « échantillon de répondants spontanés auto-sélectionnés » (Boltanski et Malvidier, 1977, p. 6) parmi les destinataires du mail diffusé par le conseil d'administration pour informer de notre enquête. Son analyse nécessite donc des hypothèses sur les principes de l'auto-sélection des répondants, afin de comprendre de quelle « accentuation des traits pertinents » résulte cette « image stylisée » (*ibid.*) de la population visée.

Le message de présentation de l'enquête visait à panacher l'appel aux nouveaux adhérents (par une invitation à « dépasser le réseau d'interconnaissance qu'Adrastia a été à ses débuts ») et un appel plus large au civisme envers l'association (contribuer à ce que sa croissance « puisse être intégrée de façon constructive »). La part des adhérents de l'année (1/2) parmi les répondants reste cependant conforme à la structure de l'association sur le plan de l'ancienneté d'adhésion. Comme chez Pitiot, l'effort de répondre a pu favoriser une surreprésentation « des plus engagés », mais aussi des adhérents ayant des critiques à exprimer, et plus largement de ceux dont les attentes à l'égard de l'association étaient contrariées par son fonctionnement. Sur le plan de ce qu'elles expriment, les réponses tendent en effet à se caractériser par l'insatisfaction, l'indisponibilité ou le sentiment d'illégitimité (« pas l'impression d'avoir le "niveau" », écrit un ingénieur pourtant en reprise d'études dans le domaine de l'environnement) face aux autres moyens de communication disponibles à l'intérieur d'Adrastia, tels que le forum électronique interne, sur lequel seul·e un·e répondant·e sur vingt dit intervenir « souvent ». On peut donc penser que la sélection des répondants a eu tendance à atténuer légèrement les traits spécifiques d'Adrastia au profit de profils s'y sentant moins à l'aise.

Pcs 3.1. Professions libérales	19 %
Pcs 3.3. Cadres de la fonction publique	5 %
Pcs 3.4. Professeurs, professions scientifiques	13 %
Pcs 3.5 et 4.6. Professions culturelles	7 %
Pcs 3.7 et 3.8. Cadres administratifs et commerciaux ainsi qu'ingénieurs et cadres techniques du privé	20 %
Pcs 4. Professions intermédiaires	15 %
Pcs 5 et 6. Employés et ouvriers	4 %
Pcs 8. Étudiants	9 %
NR	8 %

Tableau 1. PCS des répondants³.

Diplôme	Pourcentage
Bac ou brevet	8 %
Supérieur court	8 %
Licence	9 %
Master	36 %
École d'ingénieur ou de commerce	24 %
Doctorat	11 %
NR	3 %

Tableau 2. Niveaux de diplôme des répondants.

Ces traits sont néanmoins bien manifestes. En cohérence avec le surcroît d'implication que l'appartenance active à une association suppose, les effets sélectifs déjà repérés à partir des réseaux électroniques effondristes (sous-représentation des femmes, surreprésentation des diplômés et des cadres supérieurs) sont exacerbés dans le questionnaire Adrastia. On y trouve en effet seulement un quart de femmes ; près des deux tiers des répondants sont ou ont été des cadres et professions intellectuelles supérieures (en y annexant quelques professions culturelles en principe classées parmi

³ Codées à partir des réponses.

les professions intermédiaires). Et sur le plan du diplôme, les niveaux Master ou grandes écoles représentent à eux seuls 60 %, auxquels s'ajoutent 11 % de doctorats, et 9 % d'étudiants, destinés à accroître leur niveau de formation.

Ce qui conduit à Adrastia

Pour expliquer comment ils ont découvert Adrastia, près de la moitié des répondants évoque soit des recherches sur internet, soit l'audition de conférences. Très peu en ont entendu parler par des médias grand public; davantage (12 %) sont passés par des réseaux, des médias ou des lectures déjà spécifiquement effondristes; et pour une même part, l'intermédiaire a été un ami. Enfin, la chaîne internet *Thinkerview*, qui a interviewé en 2017 le fondateur d'Adrastia, a drainé à elle seule 1/5^e de l'échantillon. Cependant, par rapport aux consommations de médias qu'elle prolonge le plus souvent, l'adhésion à Adrastia représente un seuil d'engagement supplémentaire. Qu'est-ce qui conduit vers cette association, c'est-à-dire vers une des fractions observables les plus investies du public de l'effondrisme ?

Comme chez les militants de la décroissance interviewés par Luc Semal (2019), il s'agit parfois de trajectoires de long terme, déjà marquées par le thème du pic pétrolier au milieu des années 2000. Par exemple :

« La prise de conscience du réchauffement climatique et du *peak-oil*. Ça s'est fait en 2004 environ, quand j'ai commencé à lire Jancovici et que j'ai découvert l'asso et le forum "Oléocène". »

Ingénieur, la cinquantaine.

D'autres se réfèrent au « rapport du club de Rome » (enseignant en sciences dans le secondaire, la cinquantaine), ou au fameux « verre d'eau de René Dumont » (homme en longue maladie).

Comme dans l'enquête de Luc Semal, les plages institutionnalisées de disponibilité biographique ont pu donner aux plus jeunes ou aux plus âgés le temps d'approfondir les questions environnementales d'une façon moins étalée dans le temps. C'est le cas pour des étudiants : « Je cherchais un sujet de mémoire, mon frère m'a conseillé *Comment tout peut s'effondrer* ». De même, le départ à la retraite peut ouvrir une disponibilité et des interrogations similaires. Cependant, par rapport aux enquêtés de Luc Semal, des conditions de disponibilité d'ordre plus accidentel ressortent, susceptibles d'interrompre la vie active.

La maladie :

« J'ai "rencontré" la *collapso* cette année 2019 en résonance avec un profond questionnement face à mon avenir personnel (remis en question par la maladie) aussi incertain que celui de notre civilisation thermo-industrielle. »

Le « *burn-out* » :

« Passée par un *burn-out*, je crois que la violence des milieux pro [est] une expression de l'effondrement. »

Quadragénaire « en transition professionnelle » à partir d'un poste dans la recherche publique.

Mais aussi l'interruption d'une carrière par une restructuration industrielle :

« Préoccupé depuis toujours par les enjeux environnementaux et sociétaux (inégalité, modèle de concurrence...), mais jamais militant jusqu'à présent (uniquement participation à des actions type manif). En 2018, il se trouve que j'ai eu énormément de temps libre (disparition des préoccupations professionnelles) pour me libérer la tête des sujets quotidiens. Cela s'est combiné avec une présence plus importante de ces sujets sur la place publique, en particulier par les ouvrages de Pablo Servigne. J'ai profité de cette disponibilité d'esprit pour plonger dans le sujet : avaler des livres, des vidéos, des podcasts. »
Ingénieur en énergie, la cinquantaine.

Des aléas professionnels heureux, comme l'essor d'un bureau d'études permettant à son gérant de déléguer une partie de sa charge de travail, peuvent avoir le même effet :

« L'embauche d'un deuxième salarié dans mon entreprise il y a un an m'a dégagé du temps libre, et j'ai pu me poser, me documenter, lire sur le sujet. Et c'est essentiel pour la prise de conscience. Je connais pas mal d'amis, qui sont sensibles sur le sujet, mais qui n'ont pas été bouleversés comme moi, car leur vie pro/perso ne leur laisse pas le temps de bien comprendre les enjeux... »

Gérant de bureau d'études, la quarantaine.

La « plongée » (comme dit un répondant) dans la thématique effondriste peut aussi être liée à la corrosion de notions qui charpentent des mandats professionnels (Chiapello et Gitiaux, 2009). Par exemple, la Responsabilité Sociétale des Entreprises (RSE) :

« Le monde de l'entreprise que j'accompagne depuis des années vit une véritable crise liée à la pression toujours plus forte du chiffre... il se déshumanise. Dans le même temps tous les autres indicateurs alentour passent au rouge chacun leur tour. J'ai senti progressivement que mon espoir en la RSE ou le développement durable disparaissait. La collapsologie a éclairé mes perceptions. Pour autant, beaucoup continuent à faire "comme si" en entreprise alors qu'individuellement il y a parfois prise de conscience mais pas de *coming out* en public. »

Consultant en management et coach, la cinquantaine.

De même, un ingénieur, conseiller stratégique en fin de carrière, dit avoir découvert Adrastia « [d]ans le cadre de mon travail ou je devais exercer une veille sur l'évolution de la RSE ». Quelques réponses relèvent aussi de chocs existentiels dans lesquels la perception médiatique et sensorielle d'une dégradation s'enchevêtre à des connaissances théoriques pour déboucher sur une « révélation » marquante :

« Été 2018 : plus de papillons, chaleur suffocante, moustiques tigres en journée, Aquarius rejeté de port en port, démission de Nicolas Hulot... → je cherche sur internet et tombe sur *Présages*⁴ → Vincent Mignerot⁵ → Adrastia. [...] Travailler dans le domaine de l'environnement m'avait au contraire permis de m'éloigner de ces préoccupations (= d'oublier la gravité du problème) sur un plan personnel. Durant l'été 2018, j'ai eu de nouveau cette révélation (qu'on est vraiment mal barrés) que j'avais eu il y a une dizaine d'années au moment de mon orientation dans les métiers de l'environnement. Je me suis jurée de ne jamais réoublier. »

Ingénieure en bureau d'études, la trentaine.

Une autre condition favorable qui ressort des réponses serait l'affinité de certaines cultures professionnelles avec le caractère « systémique » de la théorie de l'effondrement. Ainsi, une informaticienne de l'administration publique, dans la cinquantaine, écrit : « J'ai longtemps travaillé sur l'analyse des données sociales, RH et financières pour les collectivités territoriales alors je comprends le discours de l'analyse des données qui montre un effondrement inévitable ». Pour exprimer l'impression lumineuse que lui ont donnée Pablo Servigne ainsi que les conférenciers d'Adrastia, elle a recours à une métaphore utilisée également par un autre répondant : « Même si j'avais [déjà] une forte conscience écologique, les pièces du puzzle se sont alignées ! ». Ce sentiment d'accéder à un niveau de conscience supérieur souligne la « puissance d'expression » (Chateauraynaud

⁴ Podcast tenu par Alexia Soyeux, qui est passée du marketing alimentaire à la communication du *Shift Project*.

⁵ Auteur et conférencier, cofondateur et premier président d'Adrastia.

et Debaz, 2017, p. 607) des éléments de vulgarisation environnementale rassemblés sous le label de l'effondrement.

Ruptures effondristes et lisibilité des positions

Facilité d'accès par des accidents de la vie professionnelle, l'effondrement peut aussi en être un lui-même, et servir de motif à une bifurcation, comme la vice-présidente d'Adrastia élue en novembre 2019, en fait le récit sur le site de l'association⁶ :

« J'ai passé les quinze premières années de ma vie professionnelle entre le conseil en stratégie pour les industries de santé et des postes opérationnels dans l'industrie pharmaceutique, bien trop occupée pour questionner la trajectoire de notre société thermo-industrielle... En 2015, il aura suffi d'un "Comment ça tu ne connais pas Jancovici ? !" lâché par un ami pour attiser ma curiosité et me faire basculer dans une période de boulimie littéraire sur des sujets auxquels je ne m'étais jamais intéressée auparavant : énergie, ressources naturelles, agriculture, climat, finance... Cette prise de conscience du risque d'effondrement systémique global a totalement bouleversé ma vision de l'humanité, de notre planète, et surtout de leurs perspectives d'avenir. »

La reconversion qu'elle entreprend passe par la permaculture et se traduit, au moins à court terme, par une chute de ses revenus. Ce cas illustre un problème rencontré lors du codage des professions des répondants. En effet, la situation d'une minorité significative (autour de 15 %) comportait des ruptures professionnelles et des discordances d'attributs qui défiaient l'assignation à une catégorie précise. À l'opposé des cas faciles (vétérinaire libéral ou professeure des écoles), dont la conversion effondriste n'avait pas altéré l'identité professionnelle, il fallait pouvoir classer un ex-ingénieur, quinquagénaire, engagé dans la « Création d'un éco-lieu collectif qui expérimente et développe résilience énergétique et alimentaire », qui disait percevoir un revenu mensuel inférieur à 1 000 € et vivre « sur un capital constitué lors de ma collaboration passée au système ». Ou bien une femme, dans la quarantaine, en « transition professionnelle : du fonctionariat dans la recherche publique vers quelque chose qui fait plus de sens, qui est multicompetences et avec une vision holistique de la résilience sociétale » (revenu entre 1 000 et 1 500 €). Ou une jeune docteure en biologie, occupée à un « Travail bénévol[e] sur les thématiques de construction de résilience à l'échelle territoriale, conférence/sensibilisation, mise en réseau et contribution à des projets allant dans ce sens,

⁶ Actuellement hors-ligne.

permaculture » (revenu inférieur à 1 000 €). Ou encore un ancien sportif professionnel puis entrepreneur mis en faillite par la crise de 2008, « reconverti en agriculture avec [s]on épouse » et ne déclarant « pas de revenu ».

Nous les avons codés selon leur dernière profession identifiable (alignée avec leurs diplômes). Ne pas le faire aurait été sous-estimer l'ancrage d'Adrastia parmi les cadres supérieurs. Mais il faut alors, dans un second temps, souligner que servir d'appui collectif à des déclassements en partie volontaires (De Rugy, 2018) fait partie des usages de cette association. Il semble d'ailleurs que des fragilisations ou des retraits professionnels plus graduels débordent, au sein d'Adrastia, au-delà des bifurcations à proprement parler. En effet, en écho à ces ruptures de carrière, une proportion importante des Adrastien-ne-s, en principe membres de professions favorisées, déclare un revenu faible. Ainsi, plus de la moitié des professions culturelles, plus d'un tiers des professeurs et professions scientifiques, 15 % des cadres du privé et autant parmi les professions intermédiaires disent percevoir moins de 1 500 € par mois.

Ce léger trouble méthodologique pourrait en augurer de plus grands. La conformité d'un échantillon aux besoins du classement en PCS repose sur son niveau d'intégration à la société salariale, notamment dans sa dimension industrielle (Desrosières et Thévenot, 1988). Or, à l'ombre de pronostics d'effondrement de celle-ci, l'intérêt de cette intégration peut ne plus aller de soi, comme l'illustrent les écarts de trajectoire des membres d'Adrastia dont le classement s'avère épineux. Faut-il s'attendre qu'à mesure que les aggravations de la crise environnementale dévaluent les promesses de long terme qui encadrent les vies dans une société salariale, davantage de gens reportent leur salut d'une carrière salariée vers des formules bricolées entre travail indépendant, rente et autoproduction vivrière, au point d'effriter la prise de la nomenclature des PCS sur la réalité sociale, ainsi que l'assiette comptable des grandes institutions du salariat⁷ ?

Des déplacements, qui entendent tourner le dos à la perspective productiviste ayant inspiré le développement de la grille des PCS, peuvent néanmoins rester lisibles à travers elle. En outre, la sociologie invite à un pari inverse : depuis le sol réputé solide, bien que non dépourvu de frictions, de la structure sociale, l'attrait pour l'effondrissement peut être interprété comme une rationalisation de trajectoires contrariées. Ne s'offre-t-il pas comme un cadre de référence alternatif à celui de la société salariale, permettant de légitimer des bifurcations personnelles plus ou moins maîtrisées, en les rapportant à une bifurcation civilisationnelle, comme arrachement à un ordre social voué à se rompre

⁷ C'est ce que craint l'ancien chef du gouvernement Bernard Cazeneuve, selon qui « une petite frange catastrophée de nos populations [...] est passe de faire sécession, menaçant de désertion notre système économique, social et politique central » (Cazeneuve, 2019, p. 7).

sous le poids de ses failles métaboliques ? L'approfondissement des enquêtes en cours (Chamel, 2016) ainsi qu'un retour sur les débats homologues dans le passé (Tasset, 2015 : 224 sq.) peuvent aider, sinon à trancher cette antinomie entre deux cadres d'interprétation, du moins à clarifier les partis-pris qu'ils engagent pour les sciences sociales.

Polarisations effondristes

Une analyse des correspondances multiples réalisée à partir d'une sélection de variables issues du questionnaire Adrastia a fait apparaître une tripolarisation, principalement sous le rapport du capital scolaire et économique. Un premier axe structure l'échantillon suivant l'âge, la formation, la PCS, le revenu, et le sexe. Il oppose un pôle plutôt masculin et bien rémunéré de cadres supérieurs ou de professions libérales souvent tournées vers l'ingénierie ou l'informatique, diplômés de grandes écoles, plus souvent d'âge mûr (qui, en modalité illustrative, se réfèrent particulièrement, bien que non exclusivement, aux *Low-Techs*, à Jancovici, et au *Peak Oil*), à une nébuleuse moins unifiée, moins rarement féminine, dans laquelle les professions enseignantes et scientifiques, les étudiants, ainsi que les trajectoires de hors-piste professionnel, tirent les revenus vers le bas. Ce deuxième pôle rapproche des ancrages plus académiques et des modes de vie plus radicalement exploratoires (Le Lann, Cugnata et Gaborit, 2021, p. 57). Un second axe contraste ces deux premiers pôles avec un troisième, moins doté scolairement et moins favorisé professionnellement et économiquement, ce qui n'exclut pas des autodidaxies effondristes approfondies.

Les réponses aux questions ouvertes permettent de prolonger, à partir d'éléments moins codifiés, cet aperçu de la structuration interne de l'association. À lire les initiatives pratiques entreprises par les répondants (choix et aménagement du logement en vue de la « résilience », « autonomie alimentaire », « sobriété », réduction de l'empreinte carbone, « autarcie », ou au contraire, investissement dans la vie de quartier, voire l'équipe municipale), avec ou sans rupture professionnelle, on peut se demander si l'un des usages de l'effondrisme n'est pas d'accompagner une réinvention des façons de « rester bourgeois » (Collet, 2015), à un moment où le soupçon d'irreproductibilité s'alourdit à l'encontre des styles de vie dominants parmi les classes supérieures.

Mais, pour de telles réinventions, les marges d'action diffèrent : un gérant de bureau d'études habite un « pavillon avec 800 m² de terrain proche de la campagne, et équipé en mode "survivaliste" » ; tout en surveillant son « impact sur la planète », il est en mesure de « créer du lien » pour la « résilience communale ». De même, un entrepreneur d'âge mûr a « déménagé et changé [s]a vie depuis qu'[il a]

pris conscience de l'effondrement » ; sa famille s'est alignée sur ses vues : « Rien à dire, ils partagent ma vision et prennent en compte l'effondrement à venir dans leurs orientations de vie ».

En revanche, une designeuse trentenaire regrette de ne pas avoir « de légitimité » pour aborder l'effondrement avec des collègues. Une femme, dans la quarantaine, professionnellement « en recherche », dont le revenu se situe entre 1 000 et 1 500 €, se heurte au « déni ou je-m'en-foutisme » autour d'elle : « je ne sais pas quoi faire... j'ai déjà un impact minime (pas de voiture, quasi pas d'avion, pas d'argent pour le chauffage, végétarienne limite vegan...) et pour le reste a-t-on vraiment la main ? quitter Paris pour aller où ? Tout le monde n'a pas de maison de campagne ».

Cette disparité de ressources pour transformer son mode de vie reflète, bien sûr, que les adhérents d'Adrastia sont polarisés par des inégalités économiques, à travers même les façons de se projeter dans l'effondrement. Mais on peut aussi y entrevoir un contraste entre deux modes de vie dans l'attente d'un effondrement. L'un repose sur le maintien d'une participation économique bien rémunérée, dans laquelle la conviction effondriste se retrouve plus ou moins professionnalisée ; et l'autre descend plutôt vers une basse intensité en revenu, quitte à chercher sa subsistance dans diverses combinaisons entre sobriété, propriété privée et propriété sociale. Cette ébauche de polarisation peut également s'appuyer sur le fait que, dans notre questionnaire, ce sont les revenus les plus faibles (moins de 1 500 € par mois), mais aussi les plus élevés (plus de 5 000 €), qui sont surreprésentés parmi les plus gros lecteurs d'ouvrages sur l'effondrement, comme si la disponibilité maximale pour les assimiler devait contourner la nécessité économique, soit par en haut, soit par en bas.

Conclusion : la *skolê* effondriste

À l'automne 2019, le philosophe Maxime Chédin, qui participe à la revue *Terrestres*, s'interrogeait sur la « politique de l'effondrement » (Chédin, 2019). Il y saluait une « puissance de désertion », capable de mettre en cause chez ceux qu'elle touche l'adhésion confiante à une profession, à une organisation, et au monde qu'elles produisent. Mais il suggérait aussi que l'abstraction et l'universalisme des perspectives collapsologiques pointaient vers une base sociale restreinte de « gens ayant la capacité de s'auto-affecter par la connaissance scientifique », le loisir et le détachement pour penser la destruction écologique comme un « universel ».

L'association Adrastia reflète à la fois la puissance et les limites de cette *skolé*⁸ effondriste. Elle illustre les effets transformateurs de « la peur par la connaissance⁹ » ; et sa concentration de cadres supérieurs, qui amplifie celle déjà observée sur les forums effondristes et plus largement au sein du mouvement écologiste, montre sa capacité à bouleverser des personnes que leur formation destinait à assurer la bonne marche des entreprises. À travers même l'insatisfaction qu'elle génère chez une partie de ses membres, elle exprime les tensions et des hésitations des professions expertes face à l'assombrissement des perspectives globales.

Par rapport à une discussion savante focalisée sur l'effondrement comme idée, nous avons ici voulu décaler l'attention vers l'effondrisme comme phénomène social, c'est-à-dire faire ressortir sa consistance ainsi que son altérité par rapport aux sphères au sein desquelles le pouvoir symbolique des prescripteurs de l'écologie politique peut espérer s'exercer avec succès. Il s'agit ici de donner des prises pour les diplomaties des années à venir, à la fois en cherchant une structure d'intelligibilité à partir du questionnaire, et en en faisant ressortir des détails qui l'excèdent, mais peuvent servir d'appuis à un discernement en situation. Nous espérons que faire atterrir¹⁰ sociologiquement le débat sur l'effondrisme contribue à faire atterrir écologiquement la sociologie (Catton & Dunlap, 1980). Et que, dans un premier temps, notre texte alimentera des discussions bigarrées comme celle ouverte par le post du « serveur qui s'ennuie au taf ».

⁸ La *skolé* est le loisir savant, la « condition [...] des activités arrachées à la nécessité immédiate, comme le sport, le jeu, la production et la contemplation d'œuvres d'art et toutes les formes de spéculation gratuite » (Bourdieu, 1997, p. 28).

⁹ À l'encontre de la condamnation prononcée par Danilo Martuccelli (2014, p. 412).

¹⁰ En retournant la métaphore Bruno Latour dans *Où atterrir ?* (Latour, 2017) dans le sens de la « sociologie du social » qu'il lui est arrivé de déclarer caduque (Latour, 2006).